

Hégémonie et Préhension: la différence, droit aux droits

Candido Mendes

HÉGÉMONIE ET DÉPASSEMENT DE L'ALTERNATIVE

Nous ne sommes qu'au début de la prise de conscience de l'effet de l'hégémonie sur l'horizon historique, menant à l'expropriation prospective de la différence en tant que vrai préalable de toute reconnaissance et éveil de subjectivité collective. Jusqu'où la vision du futur, comme scénario de l'imaginaire viable, sera-t-elle atteinte par la portée du simulacre, à la véritable brisure de l'enjeu dialectique de l'histoire?

Il ne s'agit pas seulement de discuter du freinage du futurible, par lequel s'amadoue la pratique de l'utopie,

propre au temps des contradictions linéaires de la domination; des contrepoints aussi radicaux que déchaînés, mais à la mesure infranchissable de ces transparences; du jeu sans résidu des oppositions ou surtout du compte, au reste nul, des médiations.¹ Dans un tel contexte, une praxis du réel ne pourrait se réclamer du concept de l'alternative, en tant que cohérence limite de cette représentation maintenue, par l'utopie, au niveau de sa prégnance historique.

Du point de vue épistémologique, on ne serait qu'à l'éveil de l'emboîtement de l'exercice naturel, classique, de la prognose. L'hégémonie engloutit, en effet, ses thèses et mathèses et élude tout cachet de son dépassement. La totalité s'estompe, avec la perte de tout amorçage.

C'est par là même que disparaît toute articulation de l'alternative, dépourvue d'un ressort prospectif, précipitée au cercle vicieux des représentations dévolues au simulacre et à ses ronds-points, au tournant de lui-même, au prix de toute assise sur le réel concret et sa lame de la différence. Tant la visée des entités collectives se confronte au monde hégémonique, tant elle piétinerait une alternative vidée, perdue la greffe séminale de la différence.

L'univers de la globalisation, vite tourné vers l'emprise de l'hégémonie, se rend à un *a priori* pieusement pédagogique, à la recherche de l'antithèse, sans se rendre compte de l'état général émergeant du système à la suite

du “fait accompli”; des enjeux cumulatifs de la complexité et ses renvois, radicalement différents des séquences et de la pesanteur classique de l'évènement.

LA GAUCHE ET LA MOUVANCE AVEUGLE

Un contexte, donc, radicalement nouveau, s'ouvre aux efforts où le vieil exercice de la dialectique cherche l'énoncé d'une gauche laissée au large et au libre compas de l'alternative. C'est ce que montrerait la discussion de ces derniers jours de l'Europe Occidentale à la recherche du dépassement d'un discours qui a perdu ses ressorts dialectiques.² Il serait question de l'impact du retard de cette prise de conscience, déboussolée par les niveaux de contrôle où s'installe l'hégémonie. Il ne s'agirait plus de retrouver le point-axe pour saisir le “fait accompli” du nouvel ordre, ou l'étalage d'un réformisme en compte à rebours. Où s'arrêterait cette transaction, une fois perdue la référence des polarités par l'escamotage de son dernier horizon? où finiraient les concessions, au nom d'une praxis dévolue au marécage des pas égarés, aux sommes nulles finales des nouvelles majorités politiques, tout consensus impossible, en fuite régressive?

Les premières gauches qui dépassent la paralysie du post-11 septembre veulent une Europe devancière dans la confrontation hégémonique, prenant conscience — quoiqu'encore diffusément — de la portée du conflit. En se remettant à l'essor brutal de la praxis, cette gauche, à

grande allure au départ, se heurte à ce nouveau vis-à-vis. La référence au processus historique ne comporte plus l'appel naturel au luxe des rapports dialectiques, ni la clameur à la raison, tout simplement descendue des parages utopiques.³ L'effort original du Parti Socialiste français, comme décrochage de la *Realpolitik* de la globalisation — hégémonie —, autour de Ségolène Royal, abandonne les marches naturelles de la mouvance pour une poussée farouchement volontariste. Toute une nouvelle épistémologie se retranche dans l'anti-inertie comme dénominateur foncier et ne revient à l'insertion historique qu'à ce risque. Le "face à face" ou dépassement, au niveau d'un modèle économique propre, échappe au bon vieux temps des polarités linéaires d'une raison à l'œuvre au compas de la prospective marxiste.

Le discours de Ségolène Royal reprend littéralement, par exemple, le tocsin mitterrandiste ineffable des luttes éternelles entre capital et travail, ainsi que l'appel à l'intervention de l'État, géologiquement arrêté, de l'Europe à la sagesse du vieux marché commun. Perdu l'arpentage des alternatives, la gauche se borne aux discussions, finalement minimalistes, autour du niveau de prélèvement fiscal de la population, de l'âge pour l'accès au travail ou des régimes de retraite.

La proposition ne fait qu'étirer les chiffres du pacte social, figé désormais sur les limites de l'épargne de l'appropriation des revenus et de la répartition sociale de

la productivité par l'entreprise. En quête de la confrontation dépourvue d'alternatives, le nouveau relief de la *praxis* tiendra, d'abord, à confirmer l'épuisement du *logos* de mouvance par l'énoncé de 100 propositions, en toute saturation de son programme. Il s'agirait du début d'une entropie du contenu propositif d'une suite au *status quo*, prisonnier de l'inertie et sa prémption. Un questionnement national sur où en est la gauche n'étale qu'un répertoire privé du cadran réel du pas en avant.⁴

RÉFORMISME ET RÉGRESSION CRÉATRICE

Le discours du Parti Socialiste, tenu à la vérité du changement, recruterait les jours de gloire de l'a priori révolutionnaire face à cette raison éclatée devant le piétinement de tout progrès non inertiel. Une fois l'alternative exilée, Ségolène s'en remet à l'impulsion de base, se réclamant, en direct, de 1789. L'élan original ne serait qu'endormi par la dynamique empêtrée des appareils de pouvoir. Il remet en question les demandes "archaïques" de la société civile au prix du véritable enjeu de sa complexité d'aujourd'hui. L'évocation de la Marseillaise renvoyait l'espoir des percées historiques aux tambours primitifs, en face d'un présent à la veille de l'homéostasie hégémonique.

Les revendications de la gauche, déjà hésitantes avant le 11 septembre, ne feront que se perdre, désormais, dans la nébuleuse de la globalisation. Aujourd'hui, le recul devant la poussée intransitive du Parti Socialiste à l'épique

du premier départ cherche un sauvetage *in extremis* pour échapper au simulacre de la représentation en quête du déploiement effectif des forces sociales, au-delà de ses polarités apparentes. Le macro-système se soustrait, par le dédale des contradictions exponentielles, de même que la réification classique du pouvoir — sa métastase inhumaine — (Baudrillard) passe à la dimension préemptive, au-delà des causalités, aux jeux classiques d’antan, de pression et de contre-pression d’une économie encore fluide de marché.

Tout référentiel de gauche se condamne à un manque radical d’alternatives, en perte de ses départs instinctifs, dans l’attente classique des mouvances, par les mobilisations et rattrapages lus au niveau où les laissa le dit “progrès” d’une économie du “troisième âge” capitaliste, face à la société civile et à la représentation déjà désuète de sa dynamique d’intérêts.

Vouée aux nouvelles inerties dans lesquelles se sou tient la modernisation accordée au *status quo*, la gauche se retranchait sur les contradictions gardées en veilleuse au sein de cette société. Elle attendit le succès, au tout début, du conservatisme chiraquien, ainsi que celui de Berlusconi en Italie ou de Aznar en Espagne. L’avance subséquente d’une gauche renonçait à toucher effectivement au modèle économique dans des pays classiques de la latinité et à l’empreinte de l’Église. pour se vouer à une mise à jour de la société civile, surtout dans le

domaine de la famille, comme les nouvelles législations à propos du mariage, annoncées par Zapatero et du PAC de Romano Prodi.

PRAXIS ET DÉCONSTRUCTION INSTITUTIONNELLE

Dans cette descente dans l'archaïque, l'enjeu du rat-trapage de la mouvance trouverait des déconstructions institutionnelles, créatrices, à l'insu de la représentation. La gauche française de ces jours-ci propose non seulement la démocratie participative comme elle appelle aussi aux formations de volontés collectives, à côté des parlements, par l'initiative populaire et prône la création de l'*ombudsman* tel qu'esquissé par l'Occident saxon et nordique. Des comités citoyens auto-organisés pareraient aux abus de l'État. Il s'agirait du retour à la vieille *agora*, qui assure la primauté de l'action de la personne contre l'appareil, dépourvu désormais de sa présomption de conformité au *nomos* et aux principes du bien commun. Nous constaterons ici l'émergence d'un "État de droit sauvage" pour sauver l'interaction entre la dynamique sociale et celle de l'appareil. Il serait question de la lutte contre une entropie effective de l'objectivation institutionnelle, ou de sa réification assurée par ce "temps du procès" sur le temps social de l'événement, comme dirait Baudrillard.⁵ On observerait là le travail de cet autre palier de la complexité contemporaine mené, non plus par un décalage, mais par l'exil, ou la vraie remotion de la réalité des attentes, par la régie de ces simulacres et

l'engin des négociations d'une symbolologie réclamée par l'état général des systèmes et sa stabilisation inertielle de nos jours.⁶

La gauche représenterait aujourd'hui l'opposition foncière à cette entropie de l'État-appareil face à la société civile, au prix de braver le pacte représentatif de la révolution classique.

EN DEÇÀ DE L'UTOPIE ET DE L'IDÉOLOGIE

Sortant du plan bien charpenté des modèles et des dynamiques ouvertes de la rationalité, la gauche retrouve une réaction "archaïque" pour parer à la réification survenant à l'état hégémonique, se réclamant d'un univers où les représentations et les subjectivités collectives jouent sur les lieux bien centrés de l'utopie et de l'idéologie.

En temps d'écrasement d'un monde événementiel, ainsi que le propose un contrôle "tous cadrans", la tâche de survie de la différence s'affirme en dehors de toute galaxie ou ordre des choses, où la rationalité prenait toujours le pas au niveau des contradictions transparentes de l'économie d'intérêts collectifs, telle l'annonce marxiste, à l'aube de la lecture de la mouvance, au corps de l'éternel révolutionnaire.

Le monde hégémonique, historiquement accéléré du point de vue d'une géographie de pouvoir, avance par le contrôle exponentiel de la technologie et du virtuel,⁷ en tant qu'aboutissement du processus civilisateur. La différence se reconnaît comme la nostalgie d'un temps

suranné, au point de n'avoir de gages qu'au repli des enjeux de parcours; aux instances où ce procès permettrait encore un ralenti. En expropriation d'alternatives, le ciel prospectif vidé, la gauche se retourne, à la page des futuribles, vers les gestes d'avant la plongée finale de toute subjectivité collective dans ses simulacres.

Inutile de nous référer à l'histoire antérieure des empires ou de prévoir, dans une eschatologie connue et domestique, la chute obligatoire du méga-système aux voies infiniment élargies sur une prospective, au-delà de ce que nous a promis la bonne enfance de la rationalité. Le monde d'après le 11 septembre n'a pas de précédent, face à l'allure prise par l'accélération du rapt de la subjectivité collective passée, à la fois à l'envoûtement et à la fermeture de son imaginaire. Et, en plus, par l'accident de l'avènement trop vil d'un monde de la peur, annulant toute exploration d'altérité ou de convivialité, dont ne s'est jamais départi le monde des empires et des dominations. Leurs barbares s'adonnèrent toujours à ce délai d'identité finale.

VERS L'EMPIRE SANS BARBARES

C'est donc toute une quête de repérages inattendus qui conduit la gauche à trouver les signes ou les vestiges du parcours évincé par l'hégémonie et à faire un détour de conscience pour parer à une entorse en cours de route dans cette *terra ignota* où nous mène le monde hégémonique. Elle s'égare dans les nouvelles limites d'un temps

virtuel aux marches inconnues, où se dresse l'architecture des nouvelles subjectivités artificielles.⁸

C'est donc dans une véritable anthropologie du rattrapage que la gauche prend pied sur les seuils échappés à l'hyper-système. Les gages de la différence se remettent au contretemps, où s'assemble le désuet, laissé à l'ordre de l'évènement des mises à jour des obsolescences qui se maintiennent dans le tissu de cette société civile, se portant en diachronie ou en brèche face à l'hégémonie enlisée. De tels détours permettraient au *status quo* d'échapper — comme dernier rempart du “monde des choses” au fusionnisme, en pleine inertie de l'hégémonie à l'œuvre au même compas où la réalité se rendrait au devenir du virtuel.

Une gauche au ralenti et à la recherche de ses diachronies forcerait les issues du décalage de la société civile devant l'ordre hégémonique montant. Les retards deviennent donc des seuils de différence au renvoi, de même que le rassemblement des retards d'intégration au niveau, par exemple, du statut de la famille ou de la société civile “fossiles”, face à leur engloutissement par la conscience hégémonique. L'avance du nouvel empire à tout écran exile la mouvance dont une gauche se veut l'acteur, face au scénario inédit de l'expropriation de l'évènement et son vertige. L'état de conformisme et de passivité sociale avenant est le résultat du colportage de l'inconscient par ces simulacres, devenus d'eux-mêmes des icônes bien rangés à son réglage exponentiel.

INERTIE SOCIALE ET RÉIFICATION

Dans un tel contexte, la différence survit au titre des anachronismes historiques; des tranchées où un choc tardif de reconnaissance rendu possible, par exemple, par les tensions migratoires, les ghettos sociaux ou les fondamentalismes en explosion retardée. Elle se remet à l'essor d'une gauche comme bilan d'alerte et des signes transmis en héritage aux nouvelles instances possibles de cette confrontation, entre le temps social évacué de nos jours et sa nouvelle représentation artificielle. La différence, dans cet horizon, devenait la chasse gardée pour une future découverte subversive, comme une architecture échappée à la virtualisation hégémonique.

Le nouveau scénario déplace également, au niveau épistémologique, les médiations qui mettent en cause, dans la perspective encore linéaire des identités, leurs fissures et leur désaxement par le virtuel.⁹ La représentation, à ce même déboulonnage de la perception, se voit dépassée par le réductionnisme réificateur où le vis-à-vis des subjectivités collectives échappe à tout marchandage d'acculturation, ou des résidus identitaires en marge du terraplanage du simulacre.

L'espace hégémonique ne comporte pas de vide où s'abriterait la survie des damnés, des oubliés ou des résistants au système qui a échangé la géographie du réel contre l'abstraction finale de l'espace public. Les idéologies n'arpentent donc plus un univers collectif reconnu, à l'imaginaire artificiel, dépourvu de futuribles

et des programmes du bon vieux temps des vœux politiques.

La gauche ne s'identifie, précisément, que par ce volontarisme qui lui reste, comme le gage d'un dynamisme somnambulique du monde voué par les hégémonies à son entéléchie sans retour.

Il n'est pas uniquement question de voir de quelle façon ces rassemblements finaux ne se reconnaissent plus à l'échelle classique d'un degré entre extrêmes, dans une médiation pas à pas. Ils se remettent à un axe flou fait du dernier rejet à l'inertie du système où l'on y reconnaîtrait, par la suite, des options de mouvance. Par conséquent, dans les mobilisations politiques, les options de vote ne ressemblent plus à des médiations de radicalité,¹⁰ et l'univers utopique n'assure plus les points cardinaux des extrêmes. Les radicalités se déversent dans un calcul final où toute définition déterminée d'intérêt se perd dans ce décalage incongru d'attentes et de coalitions.

LES ÉTATS GÉNÉRAUX DE L'HÉGÉMONIE

L'inertie, aux règles obscures de l'hégémonie, détourne tout espoir de derniers dédales à l'intrigue machiavélique, pour échapper aux matrices de celle-là même. Les jeux, en effet, de ces derniers contrôles impliquent un paragon cumulatif de complexité qui échappe au scénario des concessions connues, ou pressenties, des états généraux du conditionnement collectif dont le Salon Oval est, pour

sa part, déjà pris par la logique intrinsèque du super-pouvoir hégémonique.

Il ne s'agit pas uniquement de voir jusqu'où l'ancienne bipolarité politique, au compas de la balance républicaine ou démocratique au cours du processus historique américain, est apprivoisée par la *Realpolitik*, sans retour et brutale, de ce nouvel état de choses et la quasi-fatalité de sa "mise en œuvre". L'issue de la guerre d'Irak dépasse la confrontation classique des deux partis, et le non-retour des forces américaines n'est plus comparable aux décisions du Viêt-Nam.

Une vraie dynamique de l'hégémonie précédait déjà l'attaque contre Bagdad et s'assuma dans l'application de la guerre préemptive face aux premières options sur un calcul universel du système global. Ce calcul assume la nouvelle pesanteur définie par le dernier risque malthusien assumé par l'économie américaine — celle du fournissement de pétrole — et les projections d'une dynamique de marché, exposée soudain aux menaces désinstitutionnalisées du terrorisme et à son inégociabilité au niveau des États. C'est ce statut, encore diffus et retardé d'avant la chute des tours, qui s'est précipité dans l'abomination, de même que la crispation défensive de l'hégémonie. Touchée, elle sacralisa son intégrité, en empruntant aussi à la globalisation l'invocation exclusive du gage civilisateur.

Dans un tel cadre, même le réformisme, dans le grand Occident, passe à gauche, moins pour braver la rigidité

du système, que pour devenir le témoin nostalgique de la mouvance dans la *terra incognita*.

LES SYMÉTRIES HOMÉOSTATIQUES

L'univers, donc, de la globalisation, tourné en nébuleuse hégémonique, ne permet au jeu politique qu'une représentation de plus en plus virtuelle, de reddition à "l'inertie exponentielle". Et le corps électoral témoigne de plus en plus de jusqu'où la symétrie, enfin, de l'impasse, coupe l'exercice du vote inédit de l'anéantissement des polarités. Les résultats millimétriques des élections de 2006 en Allemagne et en Italie, montrent jusqu'où un sentiment d'anti-inertie se recouvre de sa propre annulation. Nous frôlons les majorités en impasse permanente et en mimèse de leur programme. Il s'agit de savoir jusqu'où, de la perte reconnue de contenu antithétique, le vouloir politique se change en une balance symbolique compensatrice de mobilisation. En fait, tout un nouvel inconscient collectif se range parmi les prémisses d'un nouvel ordre de conditionnement économique, de contrôle médiatique, de simulacre final en soumission sous liminaire.¹¹ La différence, en quête de nouvelles polarisations, s'enfouit dans ses prothèses d'identité et de confrontation. L'hyper fragilité des gouvernements Prodi et Merkel a été démontrée par l'immobilisme du centre-droite à Berlin et du centre-centre gauche à Rome. Le gouvernement italien, en acceptant le risque provoqué de sa première crise de 20 février 2007, mit en cause la

liberté de conscience politique individuelle face aux bascules agonistiques des majorités. L'enjeu d'un seul vote, comme au vu de l'approbation de la politique extérieure italienne au sujet de la base militaire de Vicenza, où la dissonance minimale tournait à la catastrophe.

Une rébellion de vote par le "réel concret" de la conscience ne peut permettre le retour à un pluralisme — au sein des "blocs", tenus à un somnambulisme de la démarche sans options. Les jeux des majorités sont voués au système devenu, insensiblement, un hyper système. Tout appel à la vraie mouvance d'antan se transforme en perspective d'optimisation du présent et toute idée de tournant se change en amélioration des diètes programmatiques d'efficacité ou de performance.

L'HISTOIRE CHÂTRÉE PAR L'OPTIMALISATION

Nous commençons à peine à évaluer jusqu'où le débat résiduel dans lequel se retrancherait une gauche menaçante parce qu'archéologique s'exposerait à la même virtualisation de ces réseaux de prise de conscience où s'installe l'hégémonie. Le dépassement des diachronies où le choc fossile de la différence tiendrait son aiguillon, souffrirait aussi de la dissolution d'un vrai "temps social" pour la remise en page à une actualité déjà bien rongée par l'emprise médiatique. Jusqu'où, par exemple, une revendication identitaire islamique portée par l'immigration en France impliquerait-elle, non plus l'absorption ou le respect d'une acculturation, mais l'empiétement des

prises sur la violence urbaine périphérique, où l'enjeu de la marginalité estompe déjà le profil de la 'diaspora' originale?

L'appel à la récupération identitaire, en son temps comme un éveil à la mouvance, débouche sur un delta des "très tôt, trop tard", qui implique les multi-dimensions d'une inertie du système devenu hégémonique. Dans le cadre démocratique de l'Europe, le coup d'arrêt pour la mouvance fait face à une ambiguïté radicale par ses prises de position. Elle peut impliquer un retour paradoxal aux ghettos d'après la première dispersion, ainsi que, devant la sécularisation généralisée, un "plus d'identité" dans ses actions affirmatives au-delà du simple dépôt de sa mémoire et des 'diasporas' d'origine.¹²

Poussée à la plus large demande de son 'que faire', la gauche, en tant que mouvance, se voit de plus en plus expropriée de la notion même du "temps social" et de l'évènement par le moulage préemptif imposé à la réalité, accouchée par le virtuel. Le monde de l'hégémonie naîtrait, par conséquence, de ce jumelage, historiquement accéléré, entre la réification de la conscience et l'expropriation finale de la subjectivité par les simulacres. De par là même, perdent leur sens de relief historique les opinions publiques conséquentes ou les majorités laissées comme exercices domestiqués de la différence et non de leur enjeu envers une véritable "réciprocité de perspectives" au palier de la réalité. Le post-11 septembre,

joignant l'empoigne de l'hégémonie à la "civilisation de la peur", dépassa la dignité ancestrale de la coexistence collective, de sa propre pesanteur, de même que le multiculturalisme devint le contrepoint de la "culture de la paix", du début du siècle.

LE VIRTUEL ET LA DIFFÉRENCE SAUVAGE

Aujourd'hui, la défense du pluralisme identitaire mène à un recul sur le moment canonique de la reconnaissance de la primauté de l'homme face aux abus des États, à la justification de l'absolu du pouvoir royal et l'alibi de ses merveilles issues de la Renaissance. Condorcet y verrait la règle d'or, entre l'épanouissement de la liberté et le déclin des potentialités de l'homme dans cette affirmation de ses droits. La même exigence aujourd'hui reculerait, en termes de vraie sauvegarde historique, à la réclame archaïque et primaire du propre énoncé de la différence, comme "droit aux droits", pour l'effective et première articulation de la subjectivité collective en notre temps. Elle s'impose comme préalable à l'énoncé du "il" porteur de ces droits.

Bondissant vers l'avenir, le monde hégémonique est sûr de parer à toutes les tensions de la complexité à partir du réglage des entropies ou des dialectiques artificielles que permettent les dédales apprivoisés de la virtualisation. Heuristiquement, on ne pourrait que parler d'hypothèse mais non de nécessité de rupture, face à ce nouvel État général d'hégémonie du système. On

se rapporterait au contrepoint que les nouvelles théories des relativités d'échelle uniposent à la différentiabilité des coordonnées spacio-temporelles.¹³ Néanmoins, cela n'empêcherait pas qu'un monde hégémonique ne se rende prisonnier, à jamais, de sa propre entéléchie. De là même le pluralisme devient radicalement externe à ce dynamisme, tout en pouvant revenir, avec toute la créativité barbare, dans un univers dévolu à une hétérogénéité primaire. La mécanique hégémonique est ouverte aux exponentiels d'une nouvelle cybernétique sociale encore à ses premiers pas. Rien ne nous dit qu'elle tombera sur les difficultés systématiques d'antan pour son plein essor. Une complexité cumulative fait pendant aux réifications; on n'a pas de précédent pour pouvoir connaître une dynamique de ses crises ou de stases qui la renvoient. Mais autant, finalement, l'entéléchie demandera sa part historique, autant le dissonant émergent se réclamera — au palier encore inconnu des nouveaux fractals d'échelle — et pourra échapper à la différence nuire, d'apresants féroce, de son exil.

NOTES

1. Lucien Sève, *Émergence, complexité et dialectique*, esp. "Systèmes, dynamiques non linéaires. Une approche des complexités et de l'émergence", Janine Gespín, Michel et Camille Rispoel, p. 16–20.
2. Gérard Desportes et Laurent Mauduit, *L'Adieu au socialisme*, Paris: Grasset, 2002; Laurent Baumel, *Fragments d'un discours réformiste: contribution au renouveau doctrinal de la gauche*

- française, La Tour d'Aigues: Éditions de l'Aube, 2006; Alain Touraine, *Un Nouveau paradigme*, Paris: Fayard.
3. Antoine Prost, *Autour du front populaire: aspects du mouvement social au XXème siècle*, Paris: Seuil, 2006.
 4. Régis Debray, *Supplique aux nouveaux progressismes du XXI siècle*, esp. p. 23–27, Paris: Gallimard, 2006.
 5. Jean Baudrillard, “The event and the swallowing of the event”, p. 27–33, in: *Subjectivity at the Threshold of the Digital Culture: the Self in Network* (Candido Mendes, ed.), Rio de Janeiro: Unesco-ISSC-Educam, 2007.
 6. James der Derian, “A Virtual Theory of Global Media, Mimetic War and the Spectral State”, in: *Media and Social Perception* (Candido Mendes, ed.), Rio de Janeiro: Unesco-ISSC-Educam, 1999.
 7. François L'Yvonnet, “From a Virtual, Another”, in: *Real, Simulacrum, Artificial: Ontologies of Postmodernity* (Candido Mendes, ed.), Rio de Janeiro: Unesco-ISSC-Educam, p. 131–135, 2003.
 8. Anders Michelsen, “The Imaginary of the Artificial: Automata, Models, Machinics: Remarks on Promiscuous Modeling as Precondition for Postmodern Ontology”, in: *Real, Simulacrum, Artificial: Ontologies of Postmodernity* (Candido Mendes, ed.), Rio de Janeiro: Unesco-ISSC-Educam, p. 257–290.
 9. Jean-Pierre Dupuy, *The Mechanization of the Mind: on the Origins of Cognitive Science*, Princeton: Princeton University Press, p. 54–55, 2000.
 10. Martine Aubry, *Une Vision pour espérer — une volonté pour transformer*, Paris: Éditions de l'Aube, p. 35–40, 2004.
 11. Marc Nach, *L'inconscient et le politique*, Paris: Ed. Eres, p. 20–21, 2004.
 12. Danielle Tartykovsky, *La manifestation en États*, Paris: La Dispute, p. 44–49, 2004.
 13. Laurent Nottel, “Relativité d'échelle structure de la théorie”, *Revue de synthèse*, n. 1, janvier-mars, Paris: Ed. Albin Michel, p. 13–15, 2001.

BIBLIOGRAPHIE

- AGANBEN, Georgio (2006). "L'immanence Absolue", sur Deleuze et Foucault, in: *La Puissance de la Pensée*. Paris: Bibliothèque Rivages.
- ARFAOUI, Hassam (2002). "Immigration, a Metaphor of Cultural Diversity". In: MENDES, Candido (coord.) and LARRETA, Enrique Rodríguez (ed.). *Identity and Difference in the Global Era*. Rio de Janeiro: Unesco/ISSC/Educam, p. 308–330.
- BAUDRILLARD, Jean (2002). "La Violence du mondial". In: *Power Inferno*, p. 71. Paris: Galilée.
- . (2004). "Aux confins du réel". In: MENDES, Candido (ed.). *Hegemony and Multiculturalism*. Académie de la Latinité, 10th International Conference, New York, 2004. Rio de Janeiro: Educam-Académie de la Latinité.
- . (1999). "From the Human and Inhuman in the Light of the Virtual and Cloning". In: MENDES, Candido (coord.) and LARRETA, Enrique Rodríguez (ed.). *Media and Social Perception*. Rio de Janeiro: Unesco/ISSC/Educam.
- . (2006). Les Exilés du dialogue. Académie de la Latinité, 14^a Conferencia Internacional, Desarrollo e Interculturalidad, Imaginario y Diferencia: la Nación en el Mundo Andino. Quito, 2006. Rio de Janeiro: Educam-Académie de la Latinité.
- BAUMEL, Laurent (2006). *Fragments d'un discours réformiste: Contributions au renouveau doctrinal de la gauche française*. La Tour d'Aigues: Editions de l'Aube.
- BEN BARKA, Mokhtar (2006). *La Droite chrétienne américaine: Les évangéliques à la Maison Blanche?* Paris: Privat.
- BEREZDIVIN, Ruben (1988). "In Stalling Metaphysics: At the Threshold". In: SALLIS, John (ed.). *Deconstruction and Philosophy: The Texts of Jacques Derrida*. Chicago and London: The University of Chicago Press.
- BEST, Steven; KELLNER, Douglas (1991). *Post Modern Theory – Critical Interrogations*. New York: The Guilford Press.
- BHABHA, Homi K. (1994). *The Location of Culture*. London and New York: Routledge.
- BLACKMORE, Susan (2006). *La Théorie des mêmes: Pourquoi nous nous imitons les uns les autres*. Paris: Max Mile.
- BORDES-BENAYOUN, Chantal et SCHNAPPER, Dominique (2006). *Diasporas et Nations*. Paris: Odile Jacob.

- BOSETTI, Giancarlo, ed. (2005). *Ragione e fede in dialogo: Le idee di Benedetto XVI a confronto con un grande filosofo. Junger Habermas, Joseph Ratzige*. Venice: Marsilio.
- BRETON, Philippe et PROULX, Serge (2002). *L'explosion de la communication à l'aube du XXI^e siècle*. Paris: Ed. de la Découverte; Montréal: Boréal.
- CALHOUN, Craig (2006). "Nationalism and Cultures of Democracy". In: *Desarrollo e interculturalidad, imaginario y diferencia: la nación en el mundo andino*. Académie de la Latinité, 14^a Conferencia Internacional, Quito, 2006. Rio de Janeiro: Educam-Académie de la Latinité.
- COHEN, Anthony P. (2000). "Introduction: Discriminating Relations—Identity, Boundary and Authenticity" In: COHEN, Anthony P. (ed.). *Signifying Identities: Anthropological Perspectives on Boundaries and Contested Values*. London: Routledge.
- DANT, Tim (2003). *Critical Social Theory*. London: Sage.
- DEBRAY, Régis (1992). *Vie et mort de l'image: Une histoire du regard en Occident*. Paris: Gallimard, Bibliothèque des Idées (Folio Essais, n. 261).
- . (1994). *Manifestes médiologiques*. Paris: Gallimard.
- . (2005). *Les Communions humaines: Pour en finir avec la "religion"*. Paris: Fayard.
- . (2006). *Supplique aux nouveaux progressistes du XXI^e siècle*. Paris: Gallimard.
- DELMAS-MARTY, Mireille (2004). *Les Forces imaginantes du droit. Tome 1: Le Relatif et l'universel*. Paris: Seuil.
- . (2004). *Por um Direito Comum*. São Paulo: Martins Fontes.
- . (2006). *Les Forces imaginantes du droit. Tome 2: Le Pluralisme ordonné*. Paris: Seuil.
- DER DENIAN, James (1999). "A Virtual Theory of Global Media, Mimetic War, and the Spectral State". In: MENDES, Candido (ed.). *Media and Social Perception*. Rio de Janeiro: Unesco/ISSC/Educam.
- DESPORTES, Gérard et MAUDUIT, Laurent (2002). *L'Adieu au Socialisme*. Paris: Grasset.
- ECO, Umberto (2006). *A Reculons comme une écrevisse: Guerres chaudes et populisme médiatique*. Paris: Grasset.
- FAVRE, Pierre (2005). *Comprendre le monde pour le changer – Epistémologie du Politique*. Paris: Sciences Po.

- GASCHE, Rudolf (1988). "Infrastructures and Systematicity". In: SALLIS, John (ed.). *Deconstruction and Philosophy: The Texts of Jacques Derrida*. Chicago and London: The University of Chicago Press.
- GOLDSCHMIT, Marc (2006). *Une langue a venir Derrida — l'Écriture hyperbolique*, esp. "L'écriture de la vulnérabilité exposée". Paris: Lignes-Manifestes.
- GRIBBIN, John (2006). *Simplicité Profonde: Le chaos, la complexité et l'émergence de la vie*. Paris: Flammarion.
- HABERMAS, Jurgen (2000). *On the Pragmatics of Social Interaction: Preliminary Studies in the Theory of Communicative Action (Studies in Contemporary German Social Thought)*. Trad. Barbara Faltner. Cambridge, Massachusetts: MIT Press.
- HEIMONET, Jean-Michel (2003). *La démocratie en mal d'altérité: Masse et terreur, réflexions sur l'informe du pouvoir moderne*. Paris: L'Harmattan.
- HOPPER, Earl (2003). *The Social Unconscious: Selected Papers*. London and Philadelphia: Jessica Kingsley Publishers.
- JAMESON, Fredric (2005). *Modernidade Singular: Ensaio sobre a Ontologia do Presente*. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira.
- LAMY, Pascal (2004). *La démocratie-monde: Pour une autre gouvernance globale*. Paris: Seuil.
- LEVERATTO, Jean-Marc (2006). *Introduction à l'Anthropologie du Spectacle*. Paris: La Dispute.
- LIZCANO, Emmanuel (2002). "The Dream of A-Located Reason, or the Non-Places of Globalization". In: MENDES, Candido (coord.) and LARRETA, Enrique Rodríguez (ed.). *Identity and Difference in the Global Era*. Rio de Janeiro: Unesco/ISSC/Educam.
- LUKACS, Georgy (2001). *Dialectique et Spontanéité: en defense de l'histoire et conscience de classe*. Paris: Editions de la Passion.
- LUNENFELD, Peter (ed.) (2000). *The Digital Dialectic: New Essays on New Media*, esp. Michael Hein, "The Cyberspace Dialectic". Cambridge, Massachusetts: The M.I.T. Press.
- MARWELL, Gerald, and OLIVER, Pamela (1993). *The Critical Mass in Collective Action: A Micro-Social Theory*. Cambridge: Cambridge University Press.

- MENDES, Candido (1999). "The Takeover of Representation and the "War of the Worlds": Media, Rhetoric and Ontology". In: MENDES, Candido (coord.) and LARRETA, Enrique Rodríguez (ed.). *Media and Social Perception*. Rio de Janeiro: Unesco/ISSC/Educam.
- . (2003). *Lula, Entre l'impatience et l'espoir*. Paris, Descartes.
- . (2003). "Cyberspace and Commonplace". In: MENDES, Candido (coord.) and LARRETA, Enrique Rodríguez (ed.). *Real, Simulacrum, Artificial: Ontologies of Postmodernity*. Rio de Janeiro: Unesco/ISSC/Educam.
- . (2006). *Le défi de la différence – Entretiens sur la latinité*. Avec François L'Yvonnet. Paris: Albin Michel.
- . (2006). *Lula apesar de Lula*. Rio de Janeiro: Educam.
- . (2007). "The Network and the Elusive Self". In: MENDES, Candido (coord.) and LARRETA, Enrique Rodríguez (ed.). *Subjectivity at the Threshold of the Digital Culture — The Self in Network*. Rio de Janeiro: Unesco/ISSC/Educam.
- MICHELSSEN, Anders (2003). "The Imaginary of the Artificial: Automata, Models Machinics – Remarks on Promiscuous Modeling as Precondition for Postmodern Ontology". In: MENDES, Candido (coord.) and LARRETA, Enrique Rodríguez (ed.). *Real, Simulacrum, Artificial: Ontologies of Postmodernity*. Rio de Janeiro: Unesco/ISSC/Educam.
- NACHT, Marc (2004). *L'inconscient et le politique*. Ramonville: Érés.
- NEGRI, Antonio (2003). *Time for Revolution*. London: Continuum.
- NOTTALE, Laurent (2001). "Relativité d'échelle et morphogénèse". In: *Revue de Synthèse*, t. 122, 4e s., n. 1, janvier-mars. Paris: Centre National de la Recherche Scientifique, Centre National du Livre.
- PROST, Antoine (2006). *Autour du front populaire: Aspects du mouvement social au XX siècle*. Paris: Seuil.
- RAPAPORT, Herman (2003). *Later Derrida: Reading the Recent Work*, esp. "Deconstruction's Other". New York and London: Routledge.
- ROSENVALLON, Pierre (2006). *La contre démocratie: La politique à l'âge de la défiance*. Paris: Seuil.
- SÈVE, Lucien (2005). *Emergence, Complexité et Dialectique*. Coord. Janine Guespin – Michel Odile Jacob, Paris,

- TARTAKOWSKY, Danielle (2004). *La manif en éclats*. Paris: La Dispute.
- THRIFT, Nigel (2000). "Present Time: Some Speculations on Nature and the Politics of Bare Life". In: MENDES, Candido (coord.) and LARRETA, Enrique Rodríguez (ed.). *Time in the Making and Possible Futures*. Rio de Janeiro: Unesco/ISSC/Educam.
- TROUILLOT, Michel-Rolph (2002). "Global Fragments: Contradictions of Space and Time in a Deceptive Era". In: MENDES, Candido (coord.) and LARRETA, Enrique Rodríguez (ed.). *Identity and Difference in the Global Era*. Rio de Janeiro: Unesco/ISSC/Educam.
- TOURAINE, Alain (1969). *La société postindustrielle*. Paris: Denoël-Gonthier.
- . (1977). *Un désir d'histoire*. Paris: Stock.
- . (1980). *L'après-socialisme*. Paris: Grasset.
- . (1984). *Le mouvement ouvrier*. Paris: Fayard.
- . (1984). *Le retour de l'acteur*. Paris: Fayard.
- . (1988). *La parole et le sang*. Paris: Odile Jacob.
- . (1992). *Critique de la modernité*. Paris: Fayard.
- . (1994). *Qu'est-ce que la démocratie?* Paris: Fayard.
- . (1997). *Le grand refus. Réflexion sur la grève de décembre 1995*. Paris: Fayard.
- . (1997). *Pourrons-nous vivre ensemble? Égaux et différents*. Paris: Fayard.
- . (2000). *Comment sortir du libéralisme?* Paris: Fayard.
- . (2000). *La recherche de soi: Dialogue sur le sujet* (avec Farhad Khosrokhavar). Paris: Fayard.
- . (2004). "Globalization and Identities". In: MENDES, Candido (ed.). *Hegemony and Multiculturalism*. Académie de la Latinité, 10th International Conference, New York, 2004. Rio de Janeiro: Educam-Académie de la Latinité.
- . (2005). *Un nouveau paradigme*. Paris: Fayard.
- UNION LATINE (2004). *La Latinité en Question*. Paris: IHEAL-Union Latine.
- WALSH, Catherine (2005). *Pensamiento crítico y matriz (de)colonial: reflexiones latinoamericanas*. Quito, Universidad Andina Simón Bolívar
- WIEVIORKA, Michel (2000). *La Différence*. Paris: Balland.
- ŽIŽEK, Slavoj (2006). *The Parallax View*. Cambridge: The M.I.T. Press.

Cosmopolitiser la globalisation: un monde sans alentours

Daniel Innerarity

Cela doit être le signe de la difficulté de la tâche, le fait que les définitions du monde dans lequel nous vivons, les idées au moyen desquelles nous essayons de nous faire avec son essence, aient un caractère métaphorique. Comme si l'analyse sociale avait finalement à recourir à la poétique, on nous propose de comprendre la société contemporaine avec des images telles que le réseau, les flux ou les paysages pour expliquer une chose si simple et à la fois énigmatique: nous sommes au milieu d'un processus qui fait du monde un lieu unique.

Il me semble que toutes les explications qui s'offrent à nous pour clarifier la signification de la globalisation se trouvent dans la métaphore selon laquelle le monde

est resté sans alentours, sans marges, sans au delà, sans zones suburbaines. Que je sache, personne ne l'avait formulé avant que Karl Jaspers ne l'écrive ainsi en 1949: *il n'y a plus rien dehors*. Dans le fond, cette image d'un *monde sans alentours* exprime l'idée que le nôtre est un "monde sans frontières" mais d'une manière plus graphique qui permet de se faire une meilleure idée de ce que cela signifie. Global est ce qui ne laisse rien hors de soi, ce qui contient tout, lie et intègre de façon à ce qu'il ne reste rien de libre, isolé, indépendant, perdu ou protégé, sain et sauf ou condamné, dans son extérieur. Le "reste du monde" est une fiction ou une manière de parler quand il n'y a rien qui ne fait partie d'aucune façon de notre monde commun. Au fond, cette métaphore ne fait que donner une force graphique à cette idée kantienne selon laquelle dans un monde rond, nous finissons pas nous trouver.

Comme presque toutes choses importantes, cette configuration du monde n'est pas due à une décision consciente et réfléchie mais c'est le résultat de certains processus sociaux plutôt involontaires et complexes. L'unification du monde n'a pas eu lieu de la manière qui a été prétendue au long de l'histoire — comme la victoire d'un empire, l'unification de la classe prolétaire, l'homogénéisation commerciale, l'hégémonie du libre-échange, le triomphe d'une religion organisée, l'extension d'une idéologie mondiale fédéraliste — mais d'une manière imprévue et non prétendue, comme le résultat d'un processus qui a laissé le monde sans environs. La

plupart des problèmes que nous avons découle de cette circonstance, ou bien nous les ressentons comme tels, parce qu'il ne nous semble pas possible de nous soustraire à eux ou de les apprivoiser en fixant des limites au delà desquelles il faut les externaliser: la destruction de l'environnement, le changement climatique, les risques alimentaires, les tempêtes financières, l'émigration, le nouveau terrorisme... Pour Ulrich Beck, la globalisation signifie fondamentalement l'expérience de l'automenace de la civilisation qui supprime la simple juxtaposition plurielle des peuples et des cultures et les introduit à un espace unifié, à une unité cosmopolite de destinée. David Held parlait, dans un sens très similaire, des "communautés aux destinées croisées" pour indiquer que la globalisation des risques suscite une communauté involontaire, de façon à ce que personne ne reste hors de ce sort commun.

Quand les environs existaient, il y avait un ensemble d'opérations qui permettaient de disposer de ces espaces marginaux. Il fallait fuir, se désintéresser, ignorer, protéger. Elles avaient un sens, l'exclusivité du propre, la clientèle particulière, les raisons d'État... Et presque tout pouvait être résolu par la simple opération d'externalisation du problème, le passage à un "autour", hors de portée de la vue, dans un lieu éloigné ou vers un autre temps. Un autour est précisément un endroit où déposer pacifiquement les problèmes non résolus, les gaspillages, une décharge.

Qu'ont en commun l'étendue des droits individuels, qui empêche de considérer n'importe qui comme un simple sujet passif qui obéit aux décisions des autres et la conscience écologique, qui complique énormément le dépôt des résidus dans n'importe quel endroit où exige le recyclage? Les deux phénomènes sont la preuve que l'externalisation s'est problématisée, que rien ni personne ne veut être considéré comme un autour. Parler, par exemple, d'ordures spatiales pour se rapporter aux déchets de vaisseaux spatiaux qui, comme il me semble, tournent autour de la terre, cela révèle que le même espace a cessé d'être considéré comme un simple extérieur où il serait légitime d'abandonner la ferraille. Quand l'on commence à se préoccuper des ordures, c'est parce qu'on a introduit dans son champ visuel ce qu'avant l'on ne voyait pas ou l'on ne voulait pas voir. La conscience de la signification de la poubelle, prise aussi dans un sens littéral et métaphorique, suppose un agrandissement de notre monde, du monde que nous considérons le nôtre.

Peut-être peut-on formuler, avec l'idée de la suppression des environs, le visage le plus bénéfique du processus civilisateur et la ligne de progression dans la construction des espaces du monde commun. Sans la nécessité que quelqu'un le sanctionne expressément, il est toujours plus difficile de "passer le mort" aux autres, aux régions lointaines, aux générations futures, à d'autres secteurs sociaux. Cette articulation du propre et de celui des autres projette un lieu de responsabilité que

résumait très bien une plaisanterie d'El Roto: "dans un monde globalisé, il est impossible d'essayer de ne pas voir ce qui se passe en regardant de l'autre côté, parce qu'il n'existe pas". Pensons, par exemple, aux exigences de sensibilité pour les effets secondaires qui se posent dans des domaines très variés et spécialement dans l'activité des sciences et des techniques; dans l'illégitimité et le cynisme avec lesquels nous jugeons le discours des "dommages collatéraux" quand on parle d'actions militaires; dans l'intériorisation de la nature dans le monde des hommes qui suppose la conscience écologique, grâce à laquelle la nature a cessé d'être considérée comme quelque chose d'extérieur; dans le principe de maintien qui ressemble à une sorte de globalisation temporelle, une prise de considération de l'avenir, qui cesse d'être un simple alentours, les droits des générations futures ou la viabilité de l'environnement, contre la dictature du présent qui s'exerce aux dépens du futur.

Sans environs, avec une distance potentiellement supprimée, le monde est articulé en une espèce d'immédiateté universelle. Les êtres humains n'ont jamais été si près les uns des autres autant qu'aujourd'hui, pour le bon et pour le mauvais. Une conséquence de cela est le fait que les inégalités sont mieux perçues et semblent moins supportables quand les perceptions locales sont accompagnées de perspectives externes; quand l'on sait ce qui se passe dans un autre endroit, on donne de cette façon un

contexte au propre, on le désacralise et il se convertit en quelque chose qui pourrait être différent. On ne pouvait pas savoir qu'on était pauvre quand, dans tout l'environnement immédiat, il n'y avait que des pauvres. Pour percevoir la différence, la capacité de comparer est requise et cette comparaison est possible quand il n'y a rien que l'on ne peut cacher, quand tout est à vue. L'information est l'un de ces processus qui ont le plus contribué à ce que le monde reste sans alentours. David Elkins a défini la globalisation précisément comme ce processus par lequel des secteurs toujours plus importants de la population mondiale prennent conscience des différences de culture, de style de vie, de richesse et d'autres aspects. Indépendamment de l'augmentation ou de la diminution des inégalités créées par l'actuel système économique, la conséquence sans aucun doute, c'est que les inégalités existantes sont moins supportables.

La transformation la plus radicale réalisée dans un monde qui annule ses environs a à voir avec la difficulté de tracer des limites et d'organiser à partir de celles-ci n'importe quelle stratégie (l'organisation militaire, politique, économique...). Au mieux, quand il sera possible de faire une délimitation, il faut savoir aussi que toute construction de limites est différente, plurielle, contextuelle, et que ces dernières doivent être définies et justifiées plusieurs fois, conformément au sujet dont il est question. Sa conséquence immédiate se retrouve dans le

fait que, continuellement, l'intérieur et l'extérieur sont mêlés dans n'importe quelle activité. L'un des champs dans lesquels cette confusion est devenue plus étroite est la politique qui, par sa propre nature, a toujours été un gouvernement des limites. Maintenant on affirme comme vérité indiscutable — et probablement sans avoir analysé toutes les conséquences qui dérivent de cela — qu'il n'existe pas de problème important qui ne peut être résolu localement, à proprement parler il n'existe déjà plus de politique intérieure ni d'affaires extérieures, et tout est devenu politique intérieure, en remettant en question même les dénominations traditionnelles de ces ministères. Les limites entre la politique intérieure et la politique extérieure sont devenues extrêmement diffuses, les facteurs "externes" tels que les risques globaux, les normes internationales ou les acteurs transnationaux sont devenus des "variables internes". Notre manière de concevoir et de réaliser la politique ne sera pas à la hauteur des défis qui se posent si la distinction entre "à l'intérieur" et "dehors" n'est pas problématisée, comme les concepts qui sont inadéquats pour gouverner dans des espaces délimités.

Une autre difficulté que pose un tel monde — nous le voyons quotidiennement — est la gestion de la sécurité. La délimitation des domaines de décision et de responsabilité devient confuse. Les menaces à la sécurité n'émanent plus d'un lieu ou d'une source déterminée mais

elles sont aussi diffuses que les flux dont elles se servent, de façon à ce qu'elles nous maintiennent à tous dans un état d'insécurité latente. Au lieu de fronts de guerre qui séparent l'espace de la sécurité des alentours menaçants et le symbolisent en une frontière, ce que nous avons est une insécurité qui est aussi intérieure. Sans abandonner le jeu de l'illustration métaphorique, nous pouvons affirmer que l'espace global a pris le caractère de zone de frontière, avec tout ce que cela suppose par rapport aux effets de compréhension et de gestion de la sécurité.

Et l'un des sujets dans lesquels nous percevons jusqu'à quel point la globalisation n'est pas seulement un agrandissement quantitatif de l'espace mais une nouvelle compréhension du monde, c'est tout un changement de vocabulaire autour de la question sociale qui, il y a longtemps, a cessé de considérer l'aliénation (l'intériorisation excessive) comme le malheur social absolu, puisque c'est aujourd'hui l'exclusion qui l'occupe (le manque d'intériorisation). Dans la représentation spatiale de la communauté politique, "exclusion" équivaut au contraire de fermer, d'expulser hors d'un espace fermé, d'envoyer vers l'extérieur, à la périphérie ou aux marges. Est-ce que cela signifie que, dans un monde sans alentours, l'exclusion n'existe plus? Ce qu'un monde sans alentours veut dire, c'est que les exclus ne se trouvent plus dehors, que l'exclusion se fait à l'intérieur, avec d'autres stratégies et d'une manière moins visible que quand il y avait des

limites claires qui nous séparaient des autres: ici ceux de dedans et là-bas ceux de dehors; maintenant les exclus peuvent être inclus au centre de la ville, de la même façon que les menaces ne proviennent pas d'un lieu lointain mais du cœur même de la civilisation, comme cela semble être le cas du nouveau terrorisme. Les marges sont à l'intérieur, dans nos "alentours intérieurs".

De la même manière que la protection de la sécurité se voit obligée de développer des stratégies plus intelligentes dans un monde qui n'est pas menacé depuis les alentours, la vigilance doit être aussi plus attentive autour de nos mécanismes d'exclusion. Pour être à la hauteur d'un monde agrandi (qui pourrait servir comme référent substitutif à l'idée de progrès, en substituant ainsi le critère du temps par celui de l'espace), il faudrait toujours se poser la question des exclusions que nos pratiques sociales pourraient être en train de provoquer. Le progressisme d'autrefois qui essayait de soutenir le cours du temps est aujourd'hui une spacialisation qui lutte pour maintenir la forme d'un monde sans environs c'est-à-dire sans décharge, sans païens, ni tiers, ni absents.